

MARIANO PESET
MARIA FERNANDA MANCEBO

*La population des universités espagnoles au XVIII^e siècle **

Au cours des dernières années, nous nous sommes attachés à étudier la population étudiante en Espagne au XVIII^e siècle et nous avons en particulier, avec la collaboration de José Luis Peset, établi des statistiques de fréquentation pour l'Université de Valence¹. Dans ces quelques pages, nous voudrions esquisser un bilan historiographique global, à un moment où nous nous interrogeons sur la signification de ce type d'études pour une histoire de l'université et des savoirs ; il convient en effet de bien spécifier les données que l'on quantifie tout en profilant les techniques à utiliser et, au tout premier chef, les objectifs poursuivis par ce type d'études et d'analyses. C'est par ce dernier aspect, le plus général et le plus important, que nous débiterons notre contribution.

1. Objectifs ou finalité de l'étude de la population universitaire

En maintes occasions, l'historien est aveuglé par une tradition ou par des techniques d'étude, situation pour le moins dangereuse puisqu'elle lui fait oublier ce qu'il est en train de chercher et les finalités qu'il poursuit. Si lointain que soit le terme à atteindre, les travaux s'orientent suivant des sillons prédéterminés jusqu'à quelques résultats essentiels. Les objectifs doivent donc être explicités pour le plus grand bénéfice du chercheur, qui pourra être ainsi mieux compris.

Aussi bien, l'étude des matricules estudiantines vise-t-elle à donner une mesure des différentes universités et facultés pour comprendre les canaux de diffusion des sciences — et de l'idéologie — à travers la société. De cette manière, on peut estimer l'importance d'une université ou d'un professeur ; apprécier le rayonnement des divers centres d'études et évaluer leurs relations avec l'aire, plus ou moins vaste, sur laquelle ils

* Le texte de cette contribution a paru initialement dans les Actes du *I Congreso de la Sociedad Española de Historia de las Ciencias*, Madrid, 1980, pp. 301-318.

étendent leur attraction. Si l'on pouvait déterminer les couches sociales dont sont issus les étudiants, nous discernerions la profondeur de pénétration des savoirs universitaires dans les différentes classes sociales, par la médiation des études universitaires...

Il ne s'agit pas ici d'une béate admiration pour les chiffres — ce serait un risque maximal — mais il s'agit simplement de les utiliser comme des données et selon des techniques qui permettent de mieux connaître l'enseignement en tant que transmission d'une culture, qui pourra être scientifique ou seulement idéologique — mais ceci est un autre problème. Au reste, les registres matricules des universités ne procurent pas toutes les données que nous désirerions et qui rendraient possible un traitement au fond du problème. Il existe encore des matricules qui n'ont pas été dépouillées ; il en est d'autres qui, tout en ayant déjà fait l'objet de calculs, n'ont pas été analysées avec une décomposition suffisante, ou d'autres encore qui ne sont pas du tout fiables. Nous songeons ici à quelques vieux recensements. Nous tenterons cependant ici de présenter les données dont nous disposons comme point de départ pour des études futures.

2. *Les données existantes*

Nous croyons qu'elles peuvent se distribuer en deux grands groupes : les dénombremens anciens et les comptages modernes. Quelques histoires des universités livraient, au hasard du texte, le nombre des étudiants au fil du temps, avec parfois un rapide commentaire sur les variations ; mais il s'agissait plutôt d'une curiosité, tant les « histoires locales » des universités du xix^e et des débuts du xx^e siècle sont hagiographiques. Certains de ces dénombremens sont devenus indispensables — en dépit des imperfections qu'ils peuvent comporter — du fait de la disparition postérieure des registres matricules : c'est le cas pour Grenade avec les comptages de Montells y Nadal² et pour Oviedo avec ceux de Canella Secades³. Il faut y ajouter les séries statistiques de Salamanque, dues à Vidal y Diaz⁴ et qui, depuis, ont été en grande partie rectifiées, et celles de Saragosse qu'a établies Geronimo Borao⁵. Tous ces comptages anciens ne sont pas de la même qualité puisque certains — ceux de Montells et de Vidal y Diaz — se contentent de fournir le nombre global d'étudiants par année scolaire, sans le décomposer par facultés.

Il faut arriver à des périodes plus récentes pour rencontrer de nouvelles données. Certaines, comme celles présentées par Manolita Serrano Ruiz⁶, ont été fournies à l'occasion d'une étude démographique consacrée à Valladolid au xviii^e siècle. D'autres l'ont été dans une histoire de l'Université de Baeza, travail rigoureux qui se limite cepen-

dant à présenter, à la manière ancienne, le nombre des étudiants dans un appendice⁷. Ou bien, dans une étude sur Valence au xvii^e siècle, Sebastián García Martínez a établi la statistique universitaire de ce siècle pour mieux comprendre la culture de l'époque. La production de ces contributions s'est faite lentement, au coup par coup jusqu'en 1974, l'année de publication du livre de Richard L. Kagan, *Students and Society in Early Modern Spain*⁸. Il faut saluer ici l'ampleur de son effort et l'importance de son apport ; une fois de plus, il convient de reconnaître nos dettes à l'égard des chercheurs étrangers.

Richard L. Kagan a dénombré, faculté par faculté, la population des universités suivantes : Alcalá de Henares de 1550 à 1830, de dix ans en dix ans ; Salamanque de 1551 à 1900 de cinq ans en cinq ans ; Valladolid de 1567 à 1860, aussi tous les cinq ans ; Baeza de 1560 à 1820 tous les cinq ans ; Osuna de 1598 à 1810, tous les cinq ans ; Oñate de 1640 à 1845 avec la même périodicité. Ordinairement les années de référence choisies se terminent par 0 ou 5, mais pas toujours pour des raisons de sources ; pour des motifs identiques, certaines années manquent. En outre, l'auteur est amené, dans son ouvrage, à s'intéresser, pour les xvi^e et xvii^e siècles, aux classes sociales, aux collègues, aux débouchés professionnels, et tout spécialement aux carrières juridiques en relation avec l'administration, aux provenances géographiques, aux âges, à la mortalité académique, etc. C'est sans aucun doute une base de départ solide, qui permet d'aborder aujourd'hui certains points avec des données suffisantes et une méthodologie éprouvée. Pour le xviii^e siècle, les dénombrements de R.L. Kagan sont indispensables si l'on veut se faire une idée complète et nuancée de la population universitaire, bien que le fait d'avoir compté seulement de cinq en cinq ans ou de dix en dix ans comporte un certain risque, et qu'il y ait une perte d'information à ne pas distribuer les étudiants par cours.

En dernier lieu, l'Université de Valence — l'une des plus considérables du xviii^e siècle — a fait l'objet, de notre part, d'une analyse quantitative, comme nous le disions en commençant, pour la période qui va de 1695 à 1805 ; ces comptages ont été effectués de façon exhaustive et en distinguant les facultés et les cours⁹.

Quel est donc l'état actuel de la question ? Pour le moment, une bonne partie des données — bien que dénombrées de manière différente — est disponible. En Castille, il n'existe qu'une seule omission importante, celle de Saint-Jacques de Compostelle, jointe à quelques autres universités¹⁰. Dans les États de la Couronne d'Aragon, manquent Cervera — dont les données sont détruites pour le xviii^e siècle — et, de moindre importance, Huesca et quelques autres¹¹. Pouvons-nous, en conséquence, nous permettre quelques conclusions sur la population universitaire du xviii^e siècle ?

3. *Techniques et mesures*

Face à l'ambition des objectifs signalés, il est nécessaire d'appliquer des techniques concrètes ou des mesures statistiques pour mieux cerner les questions. Nous voudrions mettre au jour les relations entre la société et ses universités, la diffusion et le rayonnement du savoir, les contrôles institutionnels de l'enseignement, connaître le niveau de culture, les causes des variations observées entre le nombre des étudiants et le déclin ou la croissance des universités et des facultés, leurs raisons ultimes, etc. Les données dont nous disposons nous permettent d'aborder certains de ces problèmes, de les préciser et d'indiquer de premières conclusions sûres ; leur traitement nous conduit à des résultats déterminés et nous montre les limites auxquelles nous nous heurtons. Voyons donc les principales questions qu'il est possible d'aborder pour le moment.

a. *Le nombre des étudiants des universités*

Il existe un certain nombre de données pour la fin du XVIII^e siècle qui nous donnent le nombre des universitaires. Ainsi un guide des universités de 1786 où figurent des chiffres qui doivent se référer à l'année 1785 nous livre le nombre de 10 083 étudiants tandis que le recensement de 1797 en signale 12 538 ; nous avons critiqué nous-mêmes ces chiffres dans un autre article, estimant les étudiants des universités à 11 434 pour l'Espagne de 1785¹². Cette estimation, référée aux chiffres de la population — qui ne sont pas excessivement fiables —, donne une proportion d'étudiants des universités située entre 0,099 et 0,123 % de la population ; comme on le sait, les facultés des arts ou de philosophie englobent des cohortes d'âge qui appartiennent à l'enseignement secondaire, et, par ailleurs, il faudrait prendre en compte les collèges et les séminaires, si l'on voulait obtenir des chiffres comparables à ceux du XIX^e siècle ou aux statistiques actuelles. On le précise pour éviter toute erreur.

Dans le cas présent, suivant la même procédure, nous avons pris en compte les études grammaticales ou d'autres sortes dont nous connaissons l'existence dans les universités. On aboutit alors au chiffre global de 11 823 étudiants dans l'enseignement universitaire. Étant donné nos connaissances sur la population espagnole du XVIII^e siècle — c'est-à-dire la fiabilité très réduite des recensements démographiques —, nous préférons ne pas présenter de pourcentages de relation avec la population. Cependant, comme il nous intéresserait vivement de connaître les variations intervenues dans le volume total de la population étudiante, nous pouvons tenter d'estimer, pour onze universités que nous connaissons, les variations successives des effectifs globaux fournis par l'estimation de 1785 à laquelle nous sommes arrivés.

Apartir de ces données, nous devons proposer une estimation de

l'évolution de la population universitaire espagnole sur la base des postulats suivants :

1. Nous connaissons pour 1785 les données de onze universités qui fournissent un total de 7 531 étudiants, soit 63,7 % de nos 11 823 étudiants. La variété de ces universités — les unes sont en déclin, les autres en pleine croissance, elles sont plus ou moins importantes — permet de supposer que cette proportion est, en gros, restée la même à travers le siècle. En tout cas, des indices peuvent être ainsi construits à partir de données concernant des universités connues.

Tableau 1. Nombre des étudiants

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá											
de Henares	1 351	864	1 244	932	809	843	847	783	519	492	542
Baeza	129	197	159	191	169	184	218	173	204	228	90
Grenade	90	48	130	160	85	1	9	154	456	534	554
Oñate	—	—	—	—	8	39	37	81	119	52	212
Osuna	44	31	75	74	61	—	—	40	197	212	216
Oviedo	—	—	—	—	—	34	91	200	515	554	595
Salamanque	865	382	678	735	784	834	879	1 229	917	904	803
Séville	115	120	223	194	—	169	186	230	138**	440	—
Valence	448	412	1 164	1 195	1 190	1 225	993	1 500	1 354	1 313	1 418
Valladolid	602	605	517	767	809	617	597	428	1 372	1 332	1 430
Saragosse	619	435	780	693	365	643*	751	973	1 953	1 502*	1 725
<i>Total</i>	4 263	3 094	4 970	4 941	4 280	4 589	4 608	5 791	7 744	7 563	7 585

* Les années 1750 et 1790 faisant défaut, on les a remplacées par les années 1753 et 1791.

** Année incomplète, d'après R. L. Kagan.

Données constituées par Montells (Grenade), Canella (Oviedo), M. Pset, J.-L. Pset et M.F. Mancebo (Valence), Boroa (Saragosse), et pour les autres universités par R.L. Kagan.

2. Le manque de données pour certaines années du tableau 1 n'affecte pas trop gravement ses résultats, puisqu'il concerne des universités de taille réduite. Séville en 1780 est peut-être, de ce point de vue, l'exception, mais la lacune est minime. Par ailleurs, les statistiques de Valladolid qui englobent pendant de nombreuses années — entre 1710 et 1760 — les collèges, ne les recensent plus après cette date, ce qui implique un gauchissement certain.

Ces réserves faites, telles sont les données dont nous disposons, et puisque nous ne prétendons pas conclure, sinon de manière très générale, nous croyons que l'on peut admettre ces estimations.

Tableau 2. *Estimation de la population des universités (Base 1785 = 100)*

	1700	1710	1720	1730	1740	
Étudiants	6 693	4 857	7 802	7 757	6 719	
Indice	56,6	41,1	66,6	65,6	56,8	
	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Étudiants	7 204	7 234	9 091	12 157	11 873	11 908
Indice	60,9	61,2	76,9	102,8	100,4	100,7

La ligne inférieure du tableau 2 reproduit les indices tirés des totaux du tableau antérieur en prenant pour base 1785 = 100. Nous avons l'impression qu'après la chute des effectifs due à la guerre de Succession, il existe une tendance séculaire de hausse, avec une cassure dans les années 1740. Il est certain qu'il ne s'agit pas là d'une valeur erratique puisque de nombreuses universités accusent une réduction de leur population dans les années centrales du siècle. La fréquentation des grandes universités va en diminuant sans que cette tendance soit encore compensée par les fortes croissances qui affecteront les autres dans la seconde moitié du siècle.

A partir de la moitié du XVIII^e siècle, la courbe ascendante se poursuit, ce qui renvoie sans doute à divers facteurs :

a) L'augmentation globale de la population, sur laquelle nous n'avons pas cherché à insister en raison des difficultés auxquelles on se heurte pour obtenir des chiffres fiables.

b) L'expansion économique, qui se consolide dans cette seconde moitié du siècle, sans qu'il soit possible d'établir une corrélation claire puisque les classes sociales qui vont à l'université ne dépendent pas d'une façon mécanique d'une conjoncture de cycle court ni même d'un *trend* séculaire.

c) A partir des années 1770, la croissance est trompeuse puisque les nouveaux plans d'instruction multiplient le nombre des cours, si bien que, le nombre des étudiants restant par ailleurs égal, des chiffres gonflés apparaîtront dans les dénombrements. Nous avons abordé ailleurs cette question¹³.

d) Il est possible que, dans certaines carrières, la bourgeoisie ait un plus large accès aux universités mais cette question est complexe. Nous devons à R.L. Kagan une tentative sérieuse pour établir des proportions de clercs, de nobles, de pensionnaires des collèges et de *manteístas* mais

les difficultés sont nombreuses¹⁴. Il serait à désirer que l'on entreprenne l'étude de la stratification sociale des étudiants, mais étant donné que la plupart des registres de matricules ne comportent pas d'indications relatives à cet aspect, cette analyse demeure très difficile. Kagan a aussi abordé la question pour la France dans son article « Law Students and Legal Careers in Eighteenth Century France », à partir des données concernant la profession et l'état des pères des étudiants¹⁵. Mais une telle analyse n'est pas possible pour l'Espagne avant des époques beaucoup plus récentes. Il convient alors d'examiner d'autres possibilités : à partir de la distribution géographique ou à travers la répartition des grades *de pobre* (dispensés des droits de graduation), on peut introduire quelques nuances.

La distribution géographique entre agglomérations de taille inférieure à un chiffre de population donné et agglomérations de taille supérieure permet de supposer une plus grande pauvreté chez ceux qui sont issus des premières. C'est-à-dire qu'on peut dissocier origines rurales et origines urbaines, en déduire que certaines facultés recrutent davantage que d'autres à partir de centres ruraux et supposer ainsi un statut social moins élevé chez leurs étudiants. Malgré tout, les résultats obtenus ne nous apporteraient guère de lumières pour ce qui est de la montée des classes nouvelles. Peut-être — mais nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet — la comparaison des aires de rayonnement des différentes universités aboutit-elle au même résultat de manière plus directe : le déplacement vers les universités les plus prestigieuses suppose des dépenses que tous ne peuvent supporter. Les problèmes financiers rencontrés par Gregorio Mayans quand il étudiait à Salamanque au début des années 1720 en donnent un exemple probant.

Nous n'avons réalisé que quelques échantillons à propos des grades *de pobre*, qui peuvent conduire à des conclusions analogues. Nous pouvons affirmer qu'à Valence leur nombre est réduit. A Gandie, où ils sont assez fréquents, il est possible de résumer les résultats dans le tableau 3.

Jusqu'à quel point peut-on se fier à ces données ? Théologiens et médecins y apparaissent dans une situation sociale inférieure à celle des autres étudiants. En tout cas, la « fuite » vers Gandie s'explique aussi par le moindre coût des grades : dans quelle mesure traduit-elle alors une position économique plus défavorisée ? Les grades devaient y être aussi plus faciles à obtenir. Quoi qu'il en soit, les grades sont à meilleur marché à Gandie, où, pour 33 livres, le baccalauréat et le doctorat en droit civil ou en droit canon s'obtiennent ordinairement en une seule fois, tandis qu'à Valence on exige pour ces deux grades une somme de plus de 53 livres...

Tableau 3. *Grades de l'Université de Gandie* ¹⁶

	<i>Théologie</i>	<i>Droit civil</i>	<i>Droit canon</i>	<i>Médecine</i>	<i>Philosophie</i>	<i>Total</i>
<i>Année 1721</i>						
Droits normaux	37	34	3	27	3	104
Droits réduits	1	—	—	—	—	1
Gratuité (<i>de pobre</i>)	12	1	—	5	—	18
<i>Total</i>	50	35	3	32	3	123
<i>Année 1722</i>						
Droits normaux	42	32	2	30	4	110
Droits réduits	6	—	—	1	2	9
Gratuité (<i>de pobre</i>)	11	1	—	3	2	17
<i>Total</i>	59	33	2	34	8	136

b. Dimension des universités

Il est possible de tenter, à travers les données disponibles, leur comparaison, même si se posent les problèmes suivants :

1. La possibilité d'étudier la grammaire et les arts hors de l'université fait que les statistiques de ces disciplines ne sont pas significatives pour déterminer la taille des universités. Cependant, étant donné l'objectif que nous nous proposons, cet aspect peut être provisoirement négligé — en définitive, c'est la dimension globale de l'établissement que nous recherchons. Il sera corrigé dans la section suivante de cet article.

2. Pour certaines universités, nous pouvons élaborer des moyennes quinquennales, tandis que pour d'autres nous disposons seulement d'une seule année tous les cinq ans, c'est-à-dire de l'année initiale de chaque période quinquennale figurant dans le tableau suivant.

Avec toutes les données disponibles, nous avons élaboré un tableau d'indices (tableau 4) qui permettent d'apprécier la tendance, au cours du siècle, dans les différentes universités. La base de 100 pour toutes les universités, est la moyenne des années 1695-1729 établie pour l'Université de Saragosse. Ce choix présente l'avantage d'être établi à partir d'un site universitaire qui n'a pas été aussi affecté que celui de Valence par la guerre de Succession et qui a fait l'objet d'un dénombrement plus fiable que les autres universités ; dans le cas de Salamanque, nous ne pouvons nous reposer sur les comptages de Vidal, et ceux de Kagan ne sont pas complets.

Tableau 4. Population des universités, indices quinquennaux
Base : Saragosse 1695-1729 (588,55 = 100)

Années	Alcalá	Baeza	Grenade	Oñate	Osuna	Oviedo	Salamanque I	Salamanque II	Séville	Valence	Valladolid	Saragosse
1695-1700	—	23,6	21,8	—	13,3	—	365,4	192,3	—	101,4	211,4	114,9
1700-1705	229,5	21,9	14,3	0,3	7,5	—	321,9	147,0	19,5	56,1	102,3	98,2
1705-1710	—	28,7	11,1	—	6,3	—	242,9	105,2	—	70,8	164,5	79,9
1710-1715	146,8	33,5	7,2	—	5,3	—	241,4	64,9	20,4	48,1	102,8	78,4
1715-1720	—	23,8	11,3	—	7,1	—	287,6	84,3	—	207,9	59,8	81,9
1720-1725	211,4	27,0	27,0	—	12,7	—	288,6	115,2	37,9	195,5	87,8	124,7
1725-1730	—	26,2	20,3	—	8,2	—	307,4	113,8	—	190,2	61,5	118,8
1730-1735	158,4	32,5	15,1	—	12,6	—	346,9	124,9	33,0	220,2	130,3	132,0
1735-1740	—	31,6	10,9	—	13,6	—	346,3	96,8	—	199,6	67,5	92,2
1740-1745	137,5	28,7	20,0	1,4	10,4	12,2	396,9	133,2	—	203,2	137,5	71,6
1745-1750	—	28,0	5,9	1,2	12,2	6,0	399,3	197,4	—	184,9	43,5	74,0
1750-1755	143,2	31,3	—	6,6	—	7,8	349,1	141,7	28,7	196,8	104,8	107,9
1755-1760	—	39,2	1,1	8,8	—	9,2	363,4	125,4	—	170,8	107,2	101,6
1760-1765	143,9	37,0	5,9	6,3	—	11,0	345,8	149,4	31,6	174,6	101,4	121,8
1765-1770	—	28,5	6,4	8,2	—	23,4	358,8	122,3	—	203,3	26,0	130,2
1770-1775	133,0	29,4	34,8	13,8	6,8	45,7	273,4	208,8	39,1	280,2	72,7	202,2
1775-1780	—	25,7	63,5	13,9	15,8	68,3	254,8	172,8	—	252,8	198,8	285,7
1780-1785	88,2	34,7	79,6	20,2	33,5	89,2	235,4	155,8	—	238,0	233,1	334,5
1785-1790	—	37,4	94,4	8,3	21,9	88,9	271,8	165,3	—	238,1	213,6	249,2
1790-1795	83,6	38,7	104,3	8,8	36,0	100,7	260,5	153,6	74,8	253,8	226,3	270,3
1795-1800	—	36,0	116,3	25,8	44,9	109,5	246,8	167,0	—	285,8	270,2	258,9
1800-1805	92,1	15,3	119,5	36,0	36,7	99,1	195,3	136,4	—	260,1	243,0	285,4

Les données initiales sont fournies par Montells y Nadal (Grenade), Cancellà (Oviedo), Vidal y Diaz (Salamanque I), M. Peset, J.-L. Peset et M. F. Mancoho (Valence), Borao (Saragosse) et pour les autres universités par R.L. Kagan. Les données établies par Alvarez sur Baeza coïncident avec celles de ce dernier mais la série est plus courte. Les indices sont calculés sur des moyennes quinquennales, à partir de l'année initiale, quoique, dans les données de Kagan, on ait affaire à la seule année initiale.

A partir de ces données, nous pouvons reprendre les considérations que nous avons faites dans la section précédente (a). Nous avons constaté un accroissement indubitable de la population étudiante, que nous mettions en relation avec l'ensemble de la population, d'une part, et une tendance séculaire de hausse sur un plan général, d'autre part. Nous pouvons maintenant apprécier la part, dans ce mouvement, de chacune des universités dont les statistiques sont connues, en faisant abstraction, pour éviter tout risque d'erreur, de celles que nous ne connaissons pas. Voici les observations que nous pouvons faire.

En premier lieu, la supériorité des grandes universités — Salamanque, Valladolid et Alcalá —, si évidente dans les siècles antérieurs, perd de son importance. Alcalá s'effondre définitivement à la fin du siècle tandis que Salamanque, tout en conservant une dimension notable par rapport aux autres universités, ne retrouve pas ses effectifs des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Pour sa part, Valladolid se maintient à bon niveau ¹⁷. Par ailleurs, apparaissent d'autres universités qui viennent se substituer aux premières ; c'est clairement le cas de Valence et de Saragosse, ou, de façon plus modeste, Grenade ou Séville qui prennent, en se renforçant, leur dimension du ^{xix}^e siècle. Tenons compte en outre du fait que pour Séville les données concernant son autre université, celle de Santo-Tomás, font défaut. Oviedo suit ce même modèle, tandis que Osuna, Oñate ou Baeza ne connaissent pas un démarrage comparable.

En second lieu, sauf quelques rares exceptions, les indices de toutes les universités sont à la hausse, ce qui révèle une connexion certaine avec la tendance séculaire de hausse du ^{xviii}^e siècle. Il n'y a évidemment pas là de corrélation exacte. Nous avons tenté ailleurs la comparaison des deux phénomènes pour Valence ¹⁸ et nous sommes parvenus à la conclusion que ni la tendance longue, ni les variations cycliques courtes ou les crises ne déterminent directement le nombre des étudiants. Nous observons alors que, sauf dans quelques cas, on ne peut saisir une influence des crises, puisque les classes sociales qui font leurs études à l'université ne dépendent pas strictement de la conjoncture, ni même de la tendance séculaire, sinon de façon très générale.

En définitive, nous pensons pouvoir nous permettre d'énoncer une hypothèse générale sur la population universitaire, hypothèse qu'il n'est pas encore possible de vérifier : à la fin du ^{xviii}^e siècle — mais le mouvement a commencé dans les années 1750 — se produit un processus de *régionalisation des universités* : elles recrutent désormais des étudiants provenant de leur *hinterland* immédiat, et le déplacement traditionnel vers les grandes universités prend fin. Nous avons démontré, en première approximation, ce phénomène pour Valence ¹⁹ et Kagan le constate pour d'autres universités ²⁰. Ce cantonnement régional doit dissimuler une entrée plus large de la bourgeoisie dans les cursus supérieurs, spécialement dans les zones périphériques où elle connaît son développement et

effectifs les plus importants, tandis que la part des nobles et des clercs y diminue.

c. Dimension des facultés

Dans ce lent approfondissement, nous examinerons maintenant la dimension de chacune des facultés tout au long du siècle. Nous éliminerons donc les études de grammaire et nous considérerons attentivement les changements intervenus au sein de chaque spécialité ou faculté : théologie, droit civil, droit canon, médecine, arts ou philosophie, cette dernière faculté, mineure, servant de passage vers les autres ou simplement vers le grade de maître ès arts. Les tableaux 5 (A à E) décomposent, dans les pages suivantes, les résultats obtenus par faculté.

En premier lieu, la faculté de théologie. N'est-il pas surprenant de trouver, en tête de toutes les autres, Valence et Saragosse ? L'université théologienne par excellence, Alcalá de Henares, se maintient tant bien que mal dans cette faculté. Valladolid et en général toutes les universités connaissent une hausse des effectifs de théologiens à la fin du siècle. Nous avons déjà noté ce maintien et même cet accroissement de la fin du siècle²¹, qui paraît s'expliquer par les dispositions royales qui obligent les clercs à sortir de leurs collèges et de leurs couvents et à se rendre dans les salles de cours universitaires. L'assiduité du clergé à Valence et à Saragosse tout au long du XVIII^e siècle nous incline à présumer ici la présence traditionnelle d'un clergé plus cultivé et disposant de plus grandes possibilités que dans le reste des établissements. Les ecclésiastiques auraient davantage besoin des titres universitaires pour leur carrière. En tout cas, cette hypothèse vaudrait d'être creusée, en examinant dans la même perspective les revenus et les effectifs du clergé.

Tableau 5. La répartition des étudiants par faculté

A. FACULTÉ DE THÉOLOGIE

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá	139	78	95	115	50	71	67	106	107	140	147
Baeza	37	36	13	43	34	40	36	47	49	73	—
Grenade	les données ne sont pas décomposées par faculté										
Oñate	—	—	—	—	—	2	—	42	—	—	—
Osuna	—	—	—	1	—	—	—	2	1	10	15
Oviedo	—	—	—	—	—	—	—	45	99	132	184
Salamanque	27	8	17	7	15	9	12	27	196	307	172
Séville	—	4	—	3	—	—	—	16	50	44	32
Valence	10	30	140	116	127	159	126	263	225	251	432
Valladolid	38	12	25	17	50	71	67	—	312	326	301
Saragosse	123	114	185	204	85	—	238	325	689	—	595

B. FACULTÉ DE MÉDECINE

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá	61	52	54	28	23	12	23	9	12	4	—
Baeza	il n'y a pas de faculté										
Grenade	les données ne sont pas décomposées par faculté										
Oñate	il n'y a pas de faculté										
Osuna	14	13	10	29	23	—	—	7	18	38	—
Oviedo	il n'y a pas de faculté avant 1787 ; en 1794 : 4										
Salamanque	50	12	42	33	23	57	54	31	24	19	—
Séville	26	38	22	58	35	47	64	74	41	67	—
Valence	75	26	81	140	127	173	96	224	133	237	117
Valladolid	29	26	33	28	23	12	23	—	28	23	33
Saragosse	85	33	75	78	47	—	68	79	179	—	264

C. FACULTÉ DE DROIT CANON

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá	465	228	359	170	106	132	148	198	51	61	77
Baeza	7	4	13	43	34	40	36	47	49	73	—
Grenade	les données ne sont pas décomposées par faculté										
Oñate	unie à la faculté de droit civil										
Osuna	16	15	43	28	19	—	—	1	4	12	10
Oviedo	—	—	—	—	—	—	—	14	68	93	116
Salamanque	444	130	194	151	131	147	159	114	96	116	149
Séville	unie à la faculté de droit civil										
Valence	unie à la faculté de droit civil										
Valladolid	307	142	123	171	106	140	131	22	219	276	343
Saragosse	unie à la faculté de droit civil										

D. FACULTÉ DE DROIT CIVIL

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá	il n'y a pas de faculté										
Baeza	il n'y a pas de faculté										
Grenade	les données ne sont pas décomposées par faculté										
Oñate	—	18	—	—	6	34	37	39	81	—	160
Osuna	—	—	—	—	—	—	—	8	18	33	36
Oviedo	—	—	—	—	—	6	2	35	105	99	133
Salamanque	103	72	111	132	150	155	225	199	193	188	196
Séville	88	73	201	133	—	122	122	140	47	64	46
Valence	9	3	96	106	103	103	149	294	366	276	312
Valladolid	76	70	136	95	—	56	76	121	357	310	395
Saragosse	91	16	78	71	58	—	98	165	391	—	524

E. FACULTÉ DES ARTS OU DE PHILOSOPHIE

	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790	1800
Alcalá	571	353	641	425	392	358	364	470	197	195	169
Baeza	66	58	73	75	64	59	95	86	80	87	—
Grenade	les données ne sont pas décomposées par faculté										
Oñate	—	—	—	—	2	3	—	—	38	52	52
Osuna	14	3	22	16	19	—	—	19	30	43	51
Oviedo	—	—	—	—	—	28	89	106	243	230	162
Salamanque	188	88	207	239	262	358	331	532	328	230	163
Séville	1	5	—	—	—	—	—	—	—	265	—
Valence	345	285	827	833	833	783	622	719	553	480	380
Valladolid	152	202	105	262	392	87	55	285	456	397	358
Saragosse	320	272	442	340	175	—	247	404	694	—	342

L'étude du droit canon présente d'extraordinaires difficultés, car cette discipline est fréquemment unie à celle du droit civil. Dans les cas où nous pouvons déterminer le nombre des canonistes — parce qu'ils sont parfois séparés ou parce qu'il est possible de l'établir à partir des grades, comme à Valence —, nous constatons qu'ils sont moins nombreux que les civilistes. Néanmoins, la même tendance qu'en théologie apparaît à Valladolid ou à Oviedo ; ce sont les mêmes clercs qui suivent l'un et l'autre cursus. La fin du siècle connaît sans aucun doute un certain épanouissement des études pour ecclésiastiques, qui se concentrent dans les trois plus grandes universités castillanes. Il serait, dans tous les cas, nécessaire de poursuivre les recherches en distinguant les deux facultés juridiques.

Les juristes se formaient à Salamanque et à Valladolid, la ville de la chancellerie. Vraisemblablement aussi à Grenade et dans l'Université catalane de Cervera, pour laquelle nous ne disposons pas de données. Saragosse et Valence apportent également un contingent notable ; mais il faudrait pouvoir distinguer ici les canonistes et les civilistes. A Valence, nous savons qu'il y avait 29 canonistes en 1720 et 110 en 1780. Quant aux grades de l'une et l'autre faculté ils sont résumés dans le tableau 6, à la page suivante ²².

La montée de la médecine n'est peut-être pas aussi remarquable que celle des autres facultés, parce que la création des collèges de chirurgie, sous les règnes de Ferdinand VI et de Charles III a détourné vers eux des étudiants. Valence et Saragosse dominent le panorama, tandis que Salamanque, qui doit donner la norme des plans d'études médicales ²³, se situe à un niveau bien inférieur. Séville aussi connaît une hausse, avec des chiffres qui sont sûrs. Mais, entre toutes les universités, c'est Valence

Tableau 6. *Les grades dans les facultés de droit de Valence*

Années	Droit canon		Droit civil	
	Bachelier	Docteur	Bachelier	Docteur
1720-1721	1	1	5	6
1721-1722	3	3	3	4
1722-1723	7	7	6	7
1723-1724	3	3	11	11
1724-1725	2	3	7	2

qui augmente le plus, sans doute à cause des besoins du royaume : s'additionnent ici une tradition qui remonte au xvii^e siècle et les exigences d'une ville densément peuplée et de son royaume pendant le xviii^e. Une analyse des origines géographiques des étudiants nous a fait voir que, jusqu'à la moitié du siècle, de nombreux Catalans viennent étudier à Valence, tandis qu'au-delà ce flux s'arrête, mais nous ne savons encore rien de ces étudiants et de cette émigration. Les grades de médecins décernés à Valence étaient rares et difficiles tandis qu'ils s'achetaient avec facilité et à meilleur marché à Gandie, à tel point que des procès furent parfois engagés contre l'université jésuite²⁴.

La proportion respective des étudiants théologiens, juristes et médecins est très significative, si l'on veut avoir une idée exacte des universités de l'Ancien Régime. De manière approximative — les données ne permettent pas d'en dire plus — dominant les juristes et les théologiens ; à travers la matricule de Valence, la population étudiante des facultés majeures semblerait répartie par tiers pour chacune d'entre elles — droit civil et droit canon étant réunis. Mais pour l'ensemble de la péninsule, la réalité est très diverse, tant au commencement qu'à la fin du siècle. Nous pouvons bien parler d'un siècle de juristes — mais cette dénomination s'applique aussi au xix^e siècle — dont le nombre dépasse la somme des théologiens et des médecins, sauf à la fin du siècle, du fait de l'accroissement extraordinaire du nombre des étudiants en théologie ; il faut songer que, dans les époques antérieures, beaucoup d'entre eux se formaient à l'intérieur des couvents. Pour leur part, les théologiens dépassent le nombre des médecins — mais il faudrait pouvoir tenir compte des collèges de chirurgie.

En tout cas, la prédominance de la théologie et des disciplines juridiques caractérise l'université ancienne.

Nous avons souhaité terminer par la faculté de philosophie, même si nous sommes conscients de la faible justification de données recueillies. Et cela pour deux raisons :

1. la faculté de philosophie ne comprend qu'une partie des étudiants de ces matières dont les cours se donnent aussi dans les collèges religieux, les couvents et d'autres établissements ;

2. comme faculté mineure, elle est un passage vers les autres facultés, mais certains viennent seulement y recevoir le grade de maître ès arts, ces deux ambitions pouvant être conjointes. C'est pourquoi il y existe deux types d'étudiants bien différents, ceux qui se contentent du savoir philosophique qu'on leur dispense et ceux qui aspirent aux grades de bachelier ou de docteur dans une faculté supérieure.

C'est sans doute la faculté la plus considérable en nombre, et les étudiants y sont d'un niveau plus élémentaire que dans les autres. C'est la faculté qui apparaît dans toutes les universités, et beaucoup d'entre elles forment les clercs par son canal et par celui de la faculté de théologie ; les plus petites universités se limitent d'ailleurs à ces deux facultés. Pour résumer les autres, on pourrait se servir d'un indice permettant d'apprécier leur poids respectif : les trois grandes universités castillanes (Alcalá, Salamanque et Valladolid), auxquelles on peut joindre Valence et Saragosse, sont les plus considérables. Séville aussi — bien qu'une partie des données reste dans l'ombre — et Oviedo sont, par leur dimension, d'une importance comparable.

d. Dernières considérations

A travers les séries de chiffres et quelques manipulations techniques élémentaires, nous avons pu apprécier la population étudiante et sa distribution dans la péninsule. Il reste beaucoup à faire dans ce champ ; pour l'instant, il faut dénombrer les autres universités — celles justement dont les données manquent encore —, compléter les statistiques pour certaines et les vérifier. C'est donc un travail ardu dans lequel nous attendons que d'autres historiens nous accompagnent, et qui doit se faire par des comptages poursuivis avec la plus grande rigueur.

Par la suite — une fois disponibles les données — il sera nécessaire que se développe l'analyse quantitative d'autres aspects que nous avons mentionnés : l'origine géographique et la régionalisation des universités, qui ressort de manière évidente au XIX^e siècle avec l'apparition des districts académiques. Plus importants, la stratification sociale des étudiants et le passage d'une université cléricale et nobiliaire à l'université statique de la bourgeoisie qui fait sa révolution au XIX^e siècle. D'autres points sont également décisifs, comme la mortalité académique dont nous nous sommes occupés dans d'autres études : quel pourcentage d'étudiants achevaient leurs études parmi ceux qui les avaient commencées en même temps ? La « mortalité » dans une université d'Ancien Régime paraît très élevée, parce qu'elle dépend de cette autre réalité, la « fuite académique ».

Dans d'autres pays — en Espagne aussi aux siècles précédents — l'étudiant passait par diverses universités avant de se faire graduer ; c'est ce que l'on appelle la *peregrinatio academica*. Mais, pour notre part, nous avons parlé de « fuite académique » pour caractériser le passage des étudiants vers des universités dans lesquelles les études, et surtout les grades, étaient plus faciles et à meilleur compte. De Valence on perçoit la fuite vers Gandie, bien que l'inexistence de registres de matricules à Gandie — tout au moins nous n'avons pas pu les retrouver — ne permette guère de la préciser. Il faudra procéder nominalement, étudiant par étudiant, pour voir combien d'étudiants de Valence vont se faire graduer à Gandie puisque les registres de grades, eux, subsistent, et poursuivre l'enquête pour les autres universités, puis, en liaison avec l'étude des origines géographiques — les sources, malheureusement, signalent seulement l'origine mais non le domicile précis —, déterminer les flux d'étudiants entre les diverses universités.

Il faudra encore tenter de déterminer les frais engagés par étudiant et par professeur, et la proportion entre les deux, ce qui conduit à une étude des budgets universitaires. A travers les registres de matricules, on peut déterminer les âges des étudiants. En définitive, les procédures quantitatives de l'histoire des universités n'en sont qu'à leurs débuts. Il faudrait déterminer précisément les carrières ultérieures des étudiants pour évaluer les possibilités des diverses branches universitaires et comprendre les effectifs étudiants, ou les distorsions auxquelles est soumis l'enseignement, soit par des mécanismes idéologiques, soit par les mentalités, soit par la simple mortalité académique qui détourne vers des voies déterminées, en interdit d'autres et fonctionne comme un mécanisme malthusien pour des groupes déterminés. Sans exagérer son importance, la quantification de l'histoire des universités peut aider à asseoir sur des bases solides une historiographie qui se construit facilement à coups de jugements de valeur abrupts. Avec elle, l'histoire des sciences et des idéologies, l'histoire de ces institutions et organisations qui concentrent le savoir — mis à part les savoirs extra-universitaires, si importants — pourra établir le lien existant entre les idées et les réalités, entre la science et la société.

Traduit par Dominique Julia

NOTES

1. *Bulas, constituciones y documentos de la Universidad de Valencia (1725-1733). Conflictos con los jesuitas y las nuevas constituciones*, ed. M. Peset, M. F. Mancebo et J.-L. Peset, Valence, 1978, pp. 32-46 ; des mêmes auteurs, « La población universitaria de Valencia durante el siglo XVIII », *Estudios d'història contemporània del País Valencià*, 1, 1979, pp. 7-42.

2. F. Montells y Nadal, *Historia del origen y fundación de la Universidad de Granada*, Grenade, 1870, pp. 799-806. La série va de 1634-1635 à 1844-1845 ; au-delà, jusqu'en 1854-1855, il distingue les étudiants par faculté. Il semble qu'un incendie ait détruit les registres de matricules.

3. F. Canella Secades, *Historia de la Universidad de Oviedo y noticia de los establecimientos de su distrito*, Oviedo, 1873, pp. 705-708, série qui va de 1608 à 1902, avec de nombreuses lacunes au XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle, établie par faculté et avec les grades. La disparition des archives fait que ces dénombrements sont irremplaçables.

4. A. Vidal y Díaz, *Memoria histórica de la Universidad de Salamanca*, Salamanque 1869, pp. 382-392. La statistique va de 1546-1547 à 1844-1845. Elle n'est pas fiable, comme l'avait déjà montré Vicente de la Fuente et plus récemment les comptages de Kagan.

5. G. Borao, *Historia de la Universidad de Zaragoza*, Saragosse, s.d., pp. 192-197. Les totaux sont présentés par faculté et couvrent la période 1646 à 1844. Les grades de cette université ont été publiés par M. Jiménez Catalán et J. Sinués y Urbiola.

6. M. Serrano Ruiz, « La población de la ciudad de Valladolid en el siglo XVIII », *Estudios geográficos*, t. XXVI, n^o 100, 1965, pp. 291-342.

7. M.-E. Alvarez, « La Universidad de Baeza y su tiempo (1538-1824) », *Boletín del Instituto de Estudios Giennenses*, t. VII, n^o 27, 1961, pp. 9-176. Les données sont aux pages 99-107.

8. R.L. Kagan, *Students and Society in Early Modern Spain*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1974, pp. 249-259. Les tableaux statistiques viennent en appendice au texte de l'étude.

9. Cf. note 1.

10. Irache, Osma, Avila, Sigüenza, Tolède, Almagro et l'Université Santo Tomás de Séville.

11. Majorque qui n'a presque pas dû fonctionner, Gandie et Orihuela.

12. On peut consulter ces statistiques dans M. Peset, J.-L. Peset et M. F. Mancebo, « La población universitaria de Valencia durante el siglo XVIII », article cité à la note 1, pp. 16-20.

13. Sur ce point voir l'article cité à la note précédente. Le dessein élitiste des Lumières — tout à fait clair dans les textes — ne se reflète pas exactement dans le nombre des étudiants :

a. parce que les plans de réforme pour établir un plus grand nombre de cours affectent les totaux que l'on peut établir ; or c'est seulement par la construction d'un coefficient de présence moyenne par cours que notre assertion peut se vérifier ;

b. parce que la tendance à la hausse du nombre des étudiants vient contrarier et déborder les intentions des réformateurs. Sur les plans de réforme de Charles III, cf. M. Peset, J.-L. Peset, *La universidad española. Siglos XVIII y XIX. Despotismo ilustrado y revolución liberal*, Madrid, 1974, pp. 85-111.

14. R.L. Kagan, *Students and Society*, op. cit., pp. 109-158 et 182-195.

15. R.L. Kagan « Law Students and Legal Careers in Eighteenth Century France », *Past and Present*, n^o 68, août 1975, pp. 39-72.

16. D'après les registres de grades de l'Université de Gandie, Archives municipales de Valence. Le coût des grades à Valence est fixé par les Constitutions de 1733 qui sont reproduites dans notre livre *Bulas, constituciones... 1725-1733...*, op. cit., pp. 359-364.

17. A Valladolid, R.L. Kagan dénombre les membres des collèges (*colegiales*), ce qui introduit des distorsions puisque les chiffres existent pour certaines années et non pour d'autres ; par ailleurs, peut être compte-t-on deux fois les mêmes individus lorsqu'on additionne le total des *colegiales* à celui des étudiants des diverses facultés. Les chiffres des *colegiales* sont dénombrés en 1710, 1720, 1730, 1740, 1750 et 1760 et disparaissent au-delà de cette date.

18. M. Peset, J.-L. Peset, M. F. Mancebo, « La población universitaria de Valencia durante el siglo XVIII », article cité, pp. 34-37.

19. Cf. notre livre *Bulas, constituciones...*, op. cit., pp. 38-40, et l'article cité à la note précédente.

20. R.L. Kagan, *Students and Society*, op. cit., pp. 240-242 : pour Alcalá, le processus de la régionalisation peut être analysé jusqu'en 1750 ; pour les autres universités seulement jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Pour l'évolution au XIX^e siècle, cf. F. Sanz Díaz, *El alumnado de la Universidad de Valladolid en el siglo XIX*, Valladolid, 1978, pp. 115-137.

21. M. Peset, J.-L. Peset, M. F. Mancebo « La población universitaria de Valencia... », article cité, pp. 29-30 et M. Peset, « Estudiantes de la Universidad de Valencia en el siglo XVIII », *Actes du Premier Colloque sur le Pays Valencien à l'époque moderne*, Pau, 1980, pp. 187-207.

22. *Bulas, constituciones...*, op. cit., p. 43.

23. M. Peset et J.-L. Peset, *La universidad española...*, op. cit., pp. 263-273.

24. *Bulas, constituciones y documentos de la Universidad de Valencia (1707-1724). La nueva planta y la devolución del patronato*, ed. M. Peset, M. F. Mancebo, J.-L. Peset, et A. M. Aguado, Valence, 1977, document n° 119, pp. 145-161. La disparition des étudiants catalans à la faculté de médecine de Valence est due, sans doute, à la création du collège de chirurgie de Barcelone en 1760.